

La gour man dise

J.P. Gén   et Marie Ndiaye, La Gourmandise. Les p  ch  s capitaux 3, Paris,   ditions du Centre Pompidou, 1996.

Marie NDiaye

A peine Antoinette était-elle levée, la première, elle y veillait, qu'elle jetait un imperméable sur sa chemise de nuit, enfilait des bottes de caoutchouc, puis se précipitait furtivement dans la rue, à l'heure où toutes les boutiques du village étaient closes encore et où, pensait-elle, seuls pouvaient l'entrevoir les quelques rares automobilistes qui tournaient sur la place. « Et quand bien même, je ne fais rien de mal, qu'est-ce qu'on pourrait dire. » Mais elle courbait le dos, elle se hâtait vers le distributeur de billets, deux rues plus loin, effarouchée par le flic-flac de ses bottes qui glissaient l'une contre l'autre et qui, dans le silence de l'aube, lui paraissaient capables d'éveiller le village entier. Elle retirait un billet de cent francs, puis rentrait chez elle en courant presque. Elle rangeait alors la carte de son mari, là où elle l'avait prise, dans le portefeuille de celui-ci (« mes mains tremblent, j'ai le cœur qui bat comme... mais on ne peut pas voler son mari, oh ! comme c'est agaçant de se sentir si lâche, si coupable »), elle dissimulait les cent francs sous la boîte de semoule dans le garde-manger, enfin, ce premier danger écarté, tout étant tranquille dans la maison, ce premier obstacle franchi, le plus pénible, elle tombait sur une chaise et se laissait aller au plaisir de la spéculation. « Comme je suis allée chez le pâtissier hier, aujourd'hui, ce sera le traiteur. Je lui prendrai... une coquille de saumon à la mayonnaise, une truite en gelée, un fricandeau s'il en a, sinon de la mortadelle, une petite pizza aux anchois et du gâteau de riz sur ce qu'il me reste de l'argent d'hier. Je lui dirai que c'est pour les enfants, le gâteau de riz, parce qu'elle est curieuse cette grosse bonne femme-là, elle risquerait de me demander si j'ai du monde. Après, un saut chez le boulanger pour une tartelette au citron, elles ne sont pas larges mais la dernière était bonne, très bonne. »

Amollie sur sa chaise, les yeux ouverts, Antoinette somnait dans une rêverie mi-douce mi-douloureuse. Le festin qu'elle se promettait, qu'elle s'offrait quotidiennement, solitaire,

dissimulée, grâce aux cent francs ravis chaque matin au compte conjugal, cette bombance de choses grasses et molles devait attendre son heure. « Comme c'est long », se disait-elle avec une impatience qui tournait bientôt à la frénésie, à la panique rageuse. Bon Dieu de bon Dieu, comme c'était long. « S'il n'y a plus de tartelette au citron, je prendrai un mille-feuilles, et pour finir un rocher, un petit rocher au chocolat noir, enrobé de noir et d'or. » Mais il n'était que huit heures et les enfants d'Antoinette apparaissaient l'un après l'autre, un, deux, trois, quatre, grognons d'avoir à se préparer pour l'école, se chicanant dans la cuisine minuscule, ils bousculaient les chaises et avaient toutes sortes d'exigences auxquelles Antoinette répondait, sans entendre, par des refus las et sans appel. Elle s'occupait d'eux machinalement, l'esprit tourné vers la nourriture qui l'attendait. Et cette sorte de nourriture, prise dans le secret, était abjecte, elle le sentait bien, mais elle lui semblait aussi innocente et dépourvue de signification, elle lui semblait même révéler ce qu'il y avait en elle, Antoinette, de plus innocent, de plus poétique. Antoinette avait trente-sept ans et vivait là depuis toujours, dans ce village et dans cette maison qui donnait sur une cour commune. C'était la maison de ses parents, presque une bicoque, aux plafonds très bas et noircis, sans étage. Il n'y avait que de toutes petites fenêtres à croissillons épais, il y avait un ajout de vieilles planches sur l'arrière pour les toilettes. Le mari d'Antoinette se montrait à son tour et Antoinette avait envie de houspiller tout son monde, si lent, si pesant. Honteuse du billet caché sous le pot de semoule (ces cent francs lui ont coûté deux heures de travail, deux heures à ratisser sur la route du goudron brûlant et puant, mais il aime ça, les hommes aiment ça, se crever comme ça, ils en ont besoin), comme il trempait ses biscottes, elle ne pouvait s'empêcher de lui lancer, d'une voix méchante : « Ce que tu peux être gourmand ! Il n'y a rien de plus dégoûtant qu'un homme gourmand ! » Il haussait les épaules tandis qu'elle rougissait, le ventre creux, attendant, trépignant. Il avalait

avec concentration, ne remarquait rien, ni qu'Antoinette ne mangeait pas, ni qu'elle tournait dans la pièce étroite avec une fébrilité d'alcoolique. En vérité, elle le savait, il mangeait sans gourmandise aucune, seulement appliqué à nourrir soigneusement son corps qui allait travailler de longues heures. Elle enviait son détachement, l'indifférence sérieuse qu'il avait à l'égard des aliments. Il ne se resservait jamais, n'y pensait même pas, et ne songeait à son repas que lorsqu'il était à table et se mettait en devoir de refaire ses forces. Il avait un corps mince et dur, musculeux, dense, tout en économie et en pondération. Pendant que sa chair à elle tendait à ressembler aux mets qu'elle désirait si intensément en pensée, figés dans la gelée (œufs au jambon, pâtés en croûte) ou dans de la blanche et odorante graisse de porc (« Comme j'aime les rillettes, la ballottine, et les andouillettes qu'on enveloppe de saindoux »), et sans véritablement déborder, sa chair était pâle et molle maintenant, fragile, fuyante.

Enfin les gosses et le mari s'en allaient, ils avaient déjeuné, et, tirés par l'action, par la journée remplie qui s'ouvrait à peine, oublié déjà la nourriture. Elle avait alors tout loisir de ne penser qu'à cela. Seule dans la cuisine bouleversée, elle récapitulait à mi-voix ses choix du petit matin (bouchée à la reine fourrée aux fruits de mer, salade de surimi et crevettes, feuilleté de cabillaud au beurre blanc, éclair au café, ou...), tout en nettoyant et rangeant rapidement les tasses et les bols. Souvent une sorte de vertige s'emparait d'elle, pour moitié provoqué par la faim, par les démangeaisons de la convoitise, mais que lui donnait aussi la pensée soudaine qu'il n'y aurait peut-être bientôt plus de ces gueuletons frénétiques du petit matin, que le mari découvrirait fatalement ce secret indigne, un peu sale et répugnant (trop de mayonnaise en torsade sur l'avocat aux crevettes, trop de lard blanc dans la quiche si tendre, si moelleuse, trop de gras, trop de sucre dans tout ce qu'elle achetait), et que cela cesserait, qu'elle serait surveillée, privée de l'argent indispensable, accablée d'un

mépris plein d'incompréhension et de méfiance. « Il n'y a rien de plus dégoûtant... Rien de plus dégoûtant, songerait-il, qu'une femme sans argent et gourmande, qu'une femme voleuse et gourmande, qu'une mère de famille gourmande dont le corps s'est flapi et relâché, rien de plus dégoûtant que d'être gourmande quand on ne travaille pas et de s'empiffrer avec l'argent d'un autre. » Voilà ce qu'il penserait, sans aucun doute, qu'elle n'était qu'une gourmande de l'espèce la plus écœurante. Tandis que, envisageant l'arrêt brutal de ses petites ripailles, elle se disait : « Ce serait à perdre la raison », et la sensation de vertige la creusait, elle devait lâcher son balai, son éponge, pour s'exhorter et chasser la mélancolie. Rien ne lui venait à l'esprit que : « On ne prive pas un peintre de ses couleurs, pas un écrivain de son... » Et : « Je ne suis pas gourmande, seulement déterminée à me tenir la tête hors de l'eau. »

Quand elle était sûre de ne pas risquer de rencontrer l'un de ses enfants dans la rue, traînant pour se rendre à l'école, elle sortait enfin et filait chez le charcutier. C'était encore un instant douloureux que celui du choix. Rien n'était exactement comme elle se l'était représenté à l'aube, les plats, les mets du jour avaient un aspect différent qui la tentait moins que ce qu'elle avait cru, ou qui la tentait plus, elle ne savait pas, il fallait se décider enfin et, parfois, sous le coup de l'émotion, de la hâte et de la gêne, la parole lui manquait. Elle tendait le doigt vers la vitrine, pressée d'en finir, certaine de se tromper et, alors, soudain lassée par ce qu'elle faisait et qui lui semblait absurde, par cette habitude qu'elle avait prise de se goinfrer en cachette, à grands frais. Elle tendait son doigt légèrement boudiné, montrait rapidement un demi-poulet figé dans son jus ambré, montrait un pied de cochon (et la forme du sabot bien visible, la peau blanche et lisse de l'extrémité bien fendue, les petits os, sous la couenne, pris dans une gelée pâle à l'arrière-goût de fumier), un pied à la sauce vinaigrette, elle montrait, parce que c'était à côté, une

oreille qu'elle ne mangerait pas, encore toute hérissée d'un duvet clair et reposant sur le persil et l'échalote émincée comme le trophée d'une bataille triste qui avait eu lieu dans l'arrière-cour (et le triste prix de cette dépouille intime, cinq francs, l'emplissait d'une honte vague). Elle montrait encore différentes choses, elle savait que sa fatigue et son ennui disparaîtraient dès qu'elle aurait quitté la boutique avec son petit sac plein de victuailles à l'odeur forte, et que ce sentiment d'ineptie qu'elle éprouvait, il lui fallait le supporter calmement en attendant la solitude, le plaisir, la paix intense là-bas dans la campagne, au lieu habituel de ses agapes. Elle s'échappait enfin, ayant donné la presque totalité de ses cent francs. Comme tout est cher, comme tout est susceptible de nous faire honte. Un saut chez le pâtissier (elle s'en tenait aux pâtes feuilletées fourrées d'une crème quelconque, se méfiant des mousses aux couleurs pâles) où les mots et une certaine assurance lui revenaient à la vue de ce qui, visiblement, n'était le résultat d'aucune lutte pathétique. La belle franchise ingénue des religieuses, la confiance enfantine des Pithiviers, des Paris-Brest, nulle douleur là-dedans, nul cri, nul mugissement. Elle dissimulait la boîte enrubannée au fond de son cabas, puis elle sortait de la boutique, libre. Sa bouche s'emplissait de salive un peu aigre. La force de son désir rendait ses jambes un peu tremblantes. Le mari, lui, jamais ne l'avait vue ainsi, même quinze ans auparavant, même au début de leur rencontre. D'ailleurs, aussi loin qu'elle se rappelât, il lui semblait avoir toujours convoqué, quand le mari l'étreignait, des images de viande grillée à point et ruisselante de beurre, des visions aiguës, douloureuses (son estomac se contractait, un peu de bave coulait du coin de ses lèvres, le mari haletant la taquinait : « Oh ! gourmande, sacrée petite gourmande... »), de fromage fondu débordant d'un croque-monsieur épais, bien chaud et bien moelleux en son cœur. Elle quittait le village, se hâtait vers un sentier profond. Elle croisait chaque matin une sorte d'idiot, Edo, qui ne se déplaçait que sur un vieux

vélo déglingué. Elle savait maintenant qu'il l'attendait. Caché au coin du cimetière, il la guettait, accoudé à son guidon, Antoinette voyait de loin la roue avant qui dépassait. Il surgissait devant elle à toute allure, puis s'arrêtait net à sa hauteur dans un grand gémissement de freins rouillés. « Eh bien, mon gars », disait-elle pour lui faire plaisir. Elle évitait de regarder un vague sandwich qu'il suçotait en permanence, un bout de pain crasseux fourré d'une chose rosâtre, nauséabonde. Elle revoyait la douce oreille de porc, ses yeux gênés fixaient alors l'oreille d'Edo, étonnamment grande et béante. Mon Dieu, comment supporter de manger cela ? Elle attendait patiemment qu'il répondît. On savait qu'Edo avait le plus grand mal à prononcer un mot, et comme son visage abîmé par elle ignorait quoi (lui avait-on tellement cogné dessus enfant qu'on lui avait imprimé ces creux, puis ces brusques renflements, là où la chair, aurait-on dit, avait tenté de se sauver ?), comme son visage couturé, grêlé, se plissait et s'amenuisait dans une expression de souffrance infinie, et que ses lèvres tendues s'efforçaient désespérément d'expulser des sons incompréhensibles, Antoinette promenait son regard des laides oreilles d'Edo (reposant sur le persil finement coupé, assaisonnées d'un seul trait de vinaigre de cidre) à ses cheveux clairs et rares comme une toison de bébé, attendant qu'il se fût délivré des pauvres mots qui l'empêchaient de reprendre souffle, ne voulant pas le blesser en le plantant là. « Oui, oui, tu es bien gentil », disait-elle quand Edo, enfin, s'était libéré. Elle s'écartait légèrement, Edo plantait ses grosses dents disjointes (certains craquements troublants et délicieux dans le pâté de tête, ceux du cartilage croquant, des petits bouts d'os cachés dans la graisse) dans son pain grisâtre, faisant jaillir et tomber par en dessous, au pied du mur du cimetière, la garniture rose, puante. Était-ce de la chair à saucisse qu'il n'avait pas pensé à cuire ? Antoinette reculait encore, poursuivait son chemin. Mais Edo la regardait tout en mâchouillant, et il lui semblait que c'était d'un regard

avide, cruel, tout à la fois glacé et cupide. « Il aura senti ce que j'ai dans mon sac, pensait-elle, il aura senti la charcuterie et les gâteaux. Cet Edo, il doit être d'une gourmandise effrénée, le savage, lui n'a honte de rien. » Et il n'en finissait pas de la regarder pendant qu'elle s'en allait lentement, et elle lui en voulait de son ingratitude, car elle avait eu de la délicatesse pour lui et lui n'était maintenant qu'insolence froide, méchante. « Est-ce qu'il en a après mes provisions ou autre chose, peu importe, la prochaine fois je passerai ailleurs. » Mais elle savait bien que pour sortir du village et atteindre le lieu discret où elle aimait aller pour se remplir le ventre, il lui fallait longer le cimetière. Edo s'embusquait là chaque jour, connaissant son habitude. Il était, à vrai dire, une sorte de monstre, il n'avait ni entendement ni pensée, personne ne le comprenait, personne n'imaginait quoi que ce fût à son propos. Pourtant, lorsque Antoinette supposait qu'il savait parfaitement ce qu'elle allait faire dans le chemin creux et qu'il en éprouvait peut-être une sourde excitation ou de la jalousie mêlée de convoitise pour la chair d'Antoinette et pour ses victuailles, elle en était honteuse, comme si Edo avait été capable de juger de sa moralité, de son respect humain. Or, elle savait qu'Edo, avec son sandwich répugnant, n'avait pas plus de point de vue que les jeunes vaches curieuses qui regardaient passer Antoinette à travers la haie. Sur le plan de l'opinion et du jugement, Edo n'existait pas. Pourquoi alors se figurait-elle qu'il méprisait la gourmandise ? Il était sans doute lui-même gourmand avec obscénité, gourmand passionnément et de n'importe quoi.

Un tournant du chemin lui dissimulait bientôt Edo et son vélo. Antoinette s'installait au pied d'un hêtre qu'elle avait toujours connu, sur une étendue de mousse profonde et sombre. Ses membres s'amollissaient. Par jeu, elle attendait avant d'ouvrir son sac que son impatience eût atteint l'extrême limite du supportable. Elle contemplait les toits du village que sa retraite dominait, elle les contemplait longuement,

avec délectation, et se sentait puissante, forte de ce que contenait son sac et que son corps allait contenir bientôt, dans le secret. Elle s'amusait de se sentir scandaleuse et fière, comme si elle avait eu un bel amant connu de personne. « S'ils savaient, s'ils savaient », se répétait-elle. S'ils savaient quoi ? Il lui venait à l'esprit que ses mystères n'auraient intéressé et choqué que son mari, à cause des cent francs quotidiens. Pour le reste, qui se souciait de la gourmandise ? Qui l'aurait blâmée ? Ce n'était qu'un peu bizarre, rien de plus, et de cette petite bizarrerie il n'y avait nulle conclusion à tirer, et il n'y avait certainement, pour les voisins, d'Antoinette nulle raison de se préoccuper d'elle ou de la trouver plus intéressante qu'elle n'était. Au pire, rien de plus dégoûtant que... Elle déballait enfin les petites boîtes en plastique léger de la charcutière, en sortait le pied et l'oreille de porc qu'elle jetait derrière elle, tout dégoulinants d'huile, dans le pré à vaches. Elle disposait soigneusement les autres plats sur une serviette qu'elle emportait toujours, puis elle piochait du bout des doigts à droite et à gauche, mêlant sucré et salé, viande et gâteau, dans un ravissement chaque jour retrouvé, un bonheur parfait, unique, de chaque parcelle de son être. Rien de ce qu'elle connaissait ne se comparait à cette plénitude-là. Elle était sereine comme si, pensait-elle, elle avait pris la place de son ombre et que rien de ce qui concernait la véritable Antoinette n'avait le pouvoir de la toucher intimement que le plaisir, que cette sorte particulière de plaisir. Il lui était égal d'avaler autant de gras, autant de sucre. Elle était une ombre envahie de félicité, flottante, éternelle et insouciante. Il lui était égal de se bourrer de méchantes denrées. Elle se sentait, elle-même, incarner la bonté et la légèreté. Elle songeait avec un grand amour détaché, tranquille, aux enfants, au mari qui, souvent dans la vie d'en bas, à la maison, lui semblaient si lourds à porter et à aimer. Ils n'étaient pourtant ni difficiles ni désobligeants envers elle, elle n'avait pas à se plaindre. Elle leur faisait d'ailleurs des quatre-quarts au chocolat, des crèmes

anglaises, des biscuits au gingembre piquant, toutes choses auxquelles elle ne touchait pas. Manger en société la déconcertait. Elle avalait rapidement, sans plaisir, détestant être surprise en train d'ouvrir la bouche. Antoinette a un appétit d'oiseau. Elle est pourtant bien grasse. S'ils savaient. En bas, elle parlait peu et s'irritait sourdement, toute seule, d'elle ne savait trop quoi, se sentant lésée d'une façon imprécise, se sentant aussi injuste, mauvaise. Elle confectionnait des petits gâteaux fourrés de figues sèches et de graines de sésame roulées dans le miel. Elle gâtait ses enfants, leur donnant trop à manger et trop de friandises. Elle fabriquait des caramels mous sans lésiner sur la crème et le beurre. Elle voulait voir grossir les enfants et le mari, mais ils s'activaient et restaient nerveux et menus, elle en concevait une amertume dont elle avait honte. Comme elle était meilleure au creux de son chemin ! La nourriture elle-même lui paraissait pure et bonne, là-haut. Antoinette n'a pas très bon caractère, disait-on. Elle est taciturne et sans patience, elle se traîne dans des rancœurs vagues, tient mal sa maison. Edo, lui, s'il avait su parler distinctement, aurait pu témoigner de la bienveillance d'Antoinette dès lors que, son sac rempli, elle s'était éloignée du village vers le cimetière. Elle rêvait parfois qu'elle passait sa vie là, assise sur la mousse tendre, à plonger indéfiniment sa main dans les petites barquettes pleines de nourriture suave, tiède, molle, scrutant les toits d'ardoise, aimant sa famille de loin et très délicatement, comme une sainte ou un ange à la poitrine accueillante, aux longues ailes repliées sur la haie. Quand elle se levait, lentement, à regret, l'estomac lui faisait un peu mal. Elle redescendait au village, l'esprit morose et tout dégrisé.

L'église lui servait de havre aux mauvais jours. Antoinette la savait déserte entre onze heures et midi, aussi elle avait pris l'habitude de s'y abriter, dès octobre, lorsqu'arrivait la pluie silencieuse et sans trêve de ce pays de

hêtres, de mousse et de vaches grasses. Elle arrangeait son affaire de la même façon, à cette différence près qu'elle n'allait pas jusqu'au cimetière. Bientôt, Edo fut chaque jour sur le parvis désert, descendu de son vélo, à l'attendre. Antoinette ne lui prêtait plus guère attention, elle ne s'arrêtait plus pour l'écouter dégorger douloureusement elle ne savait quels mots tordus. Elle se contentait d'un petit salut, puis d'une main tranquille, sûre de sa vertu, poussait la porte placardée d'affiches tristes. *Nous, on va au caté. Enfants du monde, enfants de Jésus.* « Tiens, c'est vrai, les gosses ne sont pas inscrits au catéchisme, il faudrait peut-être... » *Jésus est en toi. Le caté, c'est chouette.* Jésus avait une longue robe féminine (le mari lui avait offert un déshabillé rosâtre un peu semblable qui faisait paraître les cuisses et le ventre d'Antoinette énormes et sans contour) et des ailes flottantes d'ange, une barbe blonde et flottante. Mais l'ange, c'est moi, s'étonnait Antoinette. Qui avait bien pu penser que le maigre Jésus était un ange ? Autant dire, songeait-elle, qu'Edo était un ange, et un ange aussi bien le vélo d'Edo, ce vieux clou. Ah, ah ! La perspective du petit festin la rendait gaie. Mais il lui semblait maintenant qu'Edo la regardait entrer avec des yeux haineux, rancuniers. Que lui avait-elle fait ? Il serrait devant elle son affreux sandwich sans qu'elle comprît si c'était par méchanceté dégoûtante, pour qu'elle fût obligée de voir tomber sur la pierre l'espèce de viande pâle qui garnissait son pain ou si, dans l'effort pénible que lui coûtait son désir de lui parler, il ne pouvait empêcher la contraction de ses doigts, comme celle de sa bouche, de son front, de ses paupières sur les yeux révulsés. Et elle filait pour ne pas attendre ni supporter le tremblement affolé des lèvres d'Edo. Il était tête nue sous la pluie et ses cheveux collaient à son crâne. Elle aurait dû, se disait-elle, passer de temps en temps une main compatissante sur ce pauvre crâne cabossé, caresser légèrement ces cheveux fins qui avaient presque la couleur du lait (le lait tout juste tiré clapotant dans le seau, un peu

jaune, mousseux). Mais en aurait-elle eu le courage, le regard d'Edo l'aurait dissuadée de s'approcher de lui. Pourquoi la détestait-il à ce point ? Il fait un ange bien compliqué. *Le caté, c'est bath*. Jamais elle ne l'avait humilié, jamais elle ne l'avait dévisagé avec horreur ou mépris. Mais quelle raison avait Edo d'être juste, puisqu'on ne l'aimait pas ? *Jésus nous aime, aimons Jésus*. Et quelle raison aurait-on eue d'aimer Edo, tant soit peu ? Le pied de porc, l'oreille de porc, faisaient le délice de la grand-mère d'Antoinette. Comment peut-on avaler cela ? Elle s'en régala au petit déjeuner, avec du pain tartiné d'une sorte de saindoux, d'une graisse neigeuse au goût d'animal. Les désirs des vieux sont sacrés. Tout ce que réclamait la grand-mère, on le lui apportait sans restriction, sans jugement. Elle aimait le museau et, l'été, les abats en brochettes, surtout les rognons d'agneau. Elle aimait aussi le foie de veau cru, seulement salé et citronné. Ce qu'elle commandait n'appelait aucune grimace, aucune réticence, car elle était entrée dans le paradis de la vieillesse où l'on devient pur et sage quoi qu'on aime et quoi qu'on fasse, et quel que soit l'objet repoussant de sa fantaisie.

Il arriva qu'un jour particulièrement pluvieux, Edo pénétra dans l'église comme Antoinette achevait de ranger les barquettes vides dans son cabas. Elle était assise sur son banc habituel, près de la porte, à demi dissimulée par un distributeur de brochures pieuses. Contrariée, elle se leva et s'apprêta à sortir en feignant de ne pas remarquer Edo. Mais il s'appuyait au capiton de la porte et l'observait avec tant d'insistance qu'elle dut, à son tour, poser les yeux sur lui. Alors elle ne put s'empêcher de murmurer : « Edo... » avec effroi. Elle comprit qu'il ne la laisserait pas passer. Pour la première fois de son existence, quelqu'un la regardait sans rien cacher de son exécution, de sa férocité, d'égal à égal avec elle dans l'expression de sa fureur (elle sentait bien qu'elle n'avait pas de sexe pour Edo en cet instant), et il fallait que ce fût Edo, ce débris d'homme, cet être incompréhensible et

hideux. Certainement personne en ce monde n'avait pu aimer Edo. *Jésus nous accueille tous dans sa lumière éternelle.* « Cours-y donc, idiot, déchet. » Antoinette le haïssait de toutes ses forces. Elle n'avait plus la moindre envie de caresser ses cheveux pâles, trempés. Qui aurait pu l'aimer, cette créature obscure, plus abjecte qu'un pied de cochon ? La grand-mère d'Antoinette jetait toujours dans le pot-au-feu un pied de veau, plus blanc et plus lisse encore que le marbre le plus doux, et une grosse queue de bœuf coupée en dés, qui rendaient le bouillon gélatineux comme elle l'aimait. D'un geste vif, Antoinette ouvrit son sac. Tu vois bien que je n'ai plus rien, s'écria-t-elle. Rien à te donner, tu comprends ? Edo ne lança pas un regard au sac d'Antoinette. Il grogna un peu, le visage dur, et ne bougea pas de la porte. Elle siffla, en colère comme elle ne l'avait jamais été : « Qu'est-ce que tu veux, hein ? Qu'est-ce que tu oses attendre de moi, pauvre crétin ? » Maintenant il respirait à petits coups bruyants et indécents, mais son œil énorme, saillant, restait de glace. Elle le gifla violemment. Et elle ricana de songer qu'elle aurait pu, la veille, alléger la solitude d'Edo d'une caresse sur ses cheveux de lait. Où en serait-on, à présent ? Car c'est une bête sans raison, sans pitié, rien de plus et rien de moins. La grosse tête d'Edo cogna contre la porte. Elle le gifla encore, il lâcha son bout de pain, grogna, mais ne fit rien pour se défendre ni pour répliquer. Elle en fut troublée et s'en sentit un peu honteuse. Se peut-il qu'Edo soit un ange ? À moins que, précisément, il eût cherché cela. « Tiens donc, il veut que je le frappe. » C'est un ange pervers et répugnant, comme l'atteste l'inhumaine froideur de son regard. Elle le tira par son anorak pour dégager la porte et Edo se laissa faire, mou et lourd, pantelant, le visage vide d'expression. Il marcha sur son sandwich. Antoinette pensa alors qu'il n'avait sans doute pas plus de vingt ans. « Où est ta mère, Edo ? » demanda-t-elle. Elle savait qu'il vivait seul dans une espèce de cahute au bord d'un champ. Ceux qu'il avait pu connaître l'avaient abandonné, ou peut-être

s'était-il enfui. Il eut un geste d'humeur et Antoinette craignit que la rage, avec retard, ne le reprît. « Mais il m'a regardée haineusement jusqu'à l'instant où je l'ai touché, où je l'ai giflé. » Se pouvait-il qu'il eût désiré simplement qu'elle posât la main sur lui, d'une façon ou d'une autre ? « Où est ta mère, Edo ? » demanda-t-elle encore. Il lui sembla qu'il essayait de répondre. Ses lèvres se tendaient, ses joues se creusaient, les billes de ses yeux, incontrôlables, roulaient vers le haut. Elle en profita pour ouvrir la porte et sortir en courant. Elle avait les joues en feu, tant la situation lui paraissait grotesque. Elle aperçut le vélo d'Edo appuyé au mur et, sans réfléchir, le fit tomber d'un coup de pied. *Le caté, c'est méga-génial. Viens t'éclater au caté.* Certainement personne au monde n'était plus seul qu'Edo, personne n'était plus misérable qu'Edo. Elle pensa redresser le vélo mais n'eut pas le courage de revenir sur ses pas. Edo peut toujours s'inscrire au catéchisme, ils manquent de monde, ils ne refusent personne. Si Edo est un ange, ce ne sont pas eux qui manqueront de le voir. Mais, bien qu'il fût entré dans l'église au moment où elle finissait, il avait gâché son festin qui maintenant lui pesait sur le ventre. Certains œufs de saumon à la crème et au citron en particulier, très gros (presque autant que l'œil bleu transparent d'Edo), d'un rose translucide, des œufs un peu épais sous la dent et difficiles à crever, lui laissaient en bouche un arrière-goût de mer sale, d'eau saumâtre. Il lui semblait que l'aspect ignoble d'Edo avait contaminé, non seulement ce qu'elle venait de manger, mais sa propre chair, qu'elle était tout imprégnée de la pâleur malsaine et de la crasse d'Edo. « Comme il pue ! » Qui avait jamais baigné Edo, qui l'avait jamais débarbouillé tendrement ? « Ils voudront peut-être le baptiser, alors on effleurera son front de quelques gouttes, le curé d'ici n'est guère affectueux. Il nous a mariés en vitesse, pressé de rentrer chez lui, à trente kilomètres. » Le grand repas au mariage d'Antoinette l'avait déçue : trop de chichis, trop de petits légumes mal cuits, trop de vapeur et de jus clair, tandis que

l'abondance est dans les sauces brunes et lourdes au sang de la bête qu'elles accompagnent, trop de poissons blanchâtres et de sèches terrines d'on ne sait quels crustacés, fades et méconnaissables, avec des coulis maigres faits de vieilles tomates pas mêmes revenues dans l'huile. Ce repas l'avait laissée désabusée et de mauvaise humeur. Quel triste mariage, quels plats prétentieux, commandés à la meilleure auberge de la sous-préfecture ! Le mari d'Antoinette n'avait rien remarqué, il avait mangé peu et sans conscience, seulement content, lui, d'être marié et du ciel clément. D'ailleurs, personne ne se régalaient. Mais ce genre de nourriture intimidait les invités d'Antoinette, qui connaissaient l'auberge de réputation.

Après la querelle avec Edo dans l'église, vint pour Antoinette une période ridicule et humiliante. Celle-ci lui parut durer si longtemps qu'elle eut l'impression ensuite que les années au cours desquelles ses enfants étaient nés avaient été vécues sous le poids constant de ce ridicule et de cette humiliation, alors que ceci s'était passé bien après et n'avait duré que quelques semaines à peine. Ce qui se produisit, c'est qu'Edo se mit à la suivre, sans répit. Il la guettait le matin au sortir de chez elle, lui emboîtait le pas (elle ne le vit plus jamais sur son vélo) et ne la quittait plus, de très près ou d'un peu loin, jusqu'à ce qu'elle rentrât. Il ne pénétrait pas avec elle dans les boutiques. Mais il collait son nez à la vitrine et lui adressait des gestes obscènes, il fourrait ses doigts dans sa bouche et les suçait avec une feinte délectation, parfois essayait d'avaler son poing entier, en suffoquant et grimaçant, puis le ressortait gluant de bave qu'il entreprenait de lécher, les yeux mi-clos. Antoinette, le sachant là, ne pouvait s'empêcher de tourner son regard vers lui, malgré sa honte et sa colère. Il la suivait dans le chemin creux ou entrait derrière elle dans l'église où il s'installait sur un banc en feignant de prier avec des mines bouffonnes, ricanant et se tortillant. Elle n'avait guère de religion, mais l'attitude railleuse d'Edo l'inquiétait.

Elle se forçait à manger cependant. Il était hors de question de renoncer à ce plaisir à cause d'Edo. Mais ses plats préférés prenaient une amertume inconnue, agaçante, elle sentait Edo à ses côtés et le dégoût et l'embarras obscurcissaient peu à peu sa jouissance. Il foulait avec elle la mousse et les feuilles dorées du chemin creux, les gémissements tendaient vers lui pareillement leur jolie tête. Et elle ne pouvait lui interdire de s'asseoir tout près d'elle au pied du hêtre. Elle mangeait sans lui adresser une parole, prenant seulement bien soin de ne pas le toucher. Comme elle le haïssait ! Il lui semblait vaguement qu'Edo avait maigri, que ses joues s'étaient creusées. Il ne trainait plus avec lui le moindre bout de pain. Elle eut bientôt la certitude qu'il jeûnait. Ses gros yeux clairs paraissaient plus pâles et plus lointains, plus pâles encore également ses cheveux blanchâtres, sa peau abîmée. « Quand crèveras-tu enfin ? » murmurait-elle. S'il plaisait à Edo de faire l'ange, de s'inventer une pureté quelconque en cessant de manger, Antoinette s'en moquait bien. D'une manière ou d'une autre, elle ne voulait plus se soucier de lui. Mais sa présence lui pesait, elle entendait son souffle lourd, un peu court, elle prêtait l'oreille malgré elle à ses borborygmes, à ses ricanements et petits cris désolants. Comme elle le haïssait ! Elle mangeait un peu hâtivement. Et elle dut bien reconnaître que, son repas fini, elle avait plutôt l'air de se sauver que de s'en retourner paisiblement après un plaisir honnête. Il lui arriva, dans l'église en présence d'Edo, de prier muettement pour qu'il tombât raide mort sur la dalle. Certes, c'était mal, mais n'était-ce pas pire de se signer en portant la main à sa braguette au nom du fils, comme le faisait Edo, bêtement rigolard, stupidement outrageux ? Elle était persuadée que toute sa conduite avait pour but de lui faire honte, à elle, de s'empiffrer, et elle eut une fois la pensée fugitive qu'il voulait peut-être, non pas l'humilier ainsi qu'elle le croyait, mais l'aider à sortir de sa manie. Cet imbécile voudrait me secourir, car il s' imagine que ma gourmandise est un vice. Indubitablement,

il gâtait ses mets, il gâtait sa félicité. Il lui sembla qu'Edo s'était arrangé diaboliquement, bien qu'il n'eût ni esprit ni intelligence, pour lui donner l'impression qu'elle le mangeait, lui, et en éprouver une répugnance qui la détournerait de toute espèce de nourriture.

On se trompait et on trompait le mari d'Antoinette: il entendit bientôt raconter qu'elle s'en allait coucher un peu partout avec Edo chaque jour aux endroits les plus divers et les mieux cachés, et qu'elle achetait à manger pour Edo, qu'elle le comblait de pâtisseries et de chocolat. Ces bruits revinrent aux enfants d'Antoinette, qui en furent scandalisés et stupéfaits tant la monstruosité d'Edo était patente. Elle dut se défendre devant le mari, ce qu'elle fit avec gêne et mollesse. Comment se justifier tout en dissimulant la gourmandise? Il la crut coupable et son écœurement fut plus grand que son indignation. Mais il se montra curieux et voulut savoir de quoi était capable un pauvre type comme Edo. Puis il parla d'aller lui casser la figure, ce à quoi il renonça par la suite, intimidé, pensa Antoinette, par la laideur surnaturelle d'Edo. De même, personne ne s'approcha de celui-ci pour lui demander quoi que ce fût. On le regardait à distance, dans un mélange particulier de mépris, de crainte et de répulsion. Quel qu'il fût, Edo n'attirait à lui personne, de quelque façon que ce fût. Antoinette n'osa plus s'aventurer hors du village, elle renonça progressivement, sans presque s'en rendre compte, à son affaire secrète. Suite aux problèmes que lui avait causé Edo, elle garda de ses festins mêmes, de cette longue période de plaisirs intenses, quotidiens, un souvenir confus, troublé par l'histoire pénible et déshonorante qui l'avait conclue. Il lui arriva encore de croiser Edo. Et elle se rappelait vaguement, avec embarras, qu'il l'avait peut-être sauvée de quelque chose, mais sans parvenir à déterminer précisément de quoi, ni si ce qui lui avait été épargné, ou enlevé, aurait été vraiment de nature à lui faire perdre la raison •

